

Edenshaw Muraco



Je suis le dernier gardien. Après moi il n'y aura plus personne pour protéger ce sanctuaire. Et protéger cette famille d'elle-même. Mais je me sens si vieux. Tout ce qui m'apparaissait aisé autrefois m'est désormais difficile. Le moindre geste, la moindre réflexion demande un effort. Mais je ne dois pas encore me reposer. Je dois veiller. Une dernière fois. La « Chii'tar » a de nouveau disparu. J'ai pu le voir à la tombée de la nuit. Le tombeau a été une nouvelle fois profané et la dague n'y est plus. Maudite famille. Pourquoi ne veut-elle pas laisser ce qui est ancien endormi ? Pourquoi n'est-elle pas partie de ce caillou rejoindre le continent ? Madame Élisabeth ne voudra jamais, perdue dans le souvenir de son mari défunt. Pourtant il vaudrait mieux laisser les Abkanis tranquille !

J'aime tous les enfants Morton. Comme mes enfants. Comme j'ai aimé Monsieur Obed et ses deux fils. Mais je dois les protéger. Les protéger d'une énorme erreur qui les mettrait en péril. Je ne veux pas d'un nouveau drame. Comme Monsieur Obed ou Monsieur Jeremy. C'est peut-être la nuit des ombres. Le jour où la communication entre les deux mondes est possible. Et j'ai la certitude que l'un ou l'une d'entre eux va tenter d'ouvrir l'accès. La « Chii'tar » a été volée. Mais comment puis-je opérer ? Je me sens lent et fatigué. Si seulement, je pouvais trouver de l'aide. Transmettre mes connaissances à quelqu'un de plus jeune. Mais à qui se fier vraiment ? Qui me croira ? Ils sont tous si silencieux autour de cette table.

≈≈≈

Je vécus toujours à Innsmouth. Ce fut Grand-père qui m'éleva, ma mère étant morte en couches lors de ma naissance et mon père de maladie alors que je n'avais que quelques années. Ce fut de lui que me parvint l'enseignement sur l'origine de mes racines. Il y a en ce monde des savoirs anciens dont plus personne ne parle et qui ne se transmettent que dans le secret d'une éducation. Ma famille est la dernière descendante d'un peuple depuis dix mille ans disparu. Les Abkanis. Ce que les européens appelleraient des indiens. Qui étaient mes ancêtres ? Il est évidemment impossible de le savoir. Mais c'était une civilisation bien plus avancée que d'autres de la même époque qui maîtrisait des arcanes et des magies aujourd'hui oubliés. Grand-père m'apprit que les Abkanis découvrirent la porte qui menait au monde des ombres et que chaque année à une date précise, les chamans de la tribu arrivaient à pénétrer dans ce territoire interdit. C'était ce qu'ils appelaient le jour des ombres. Le jour où les deux mondes, le notre celui de la lumière et celui des ombres où vivaient l'âme des morts, communiquaient. Ces chamans se denommaient les Ta-baas, les

gardiens, et occupaient une place importante dans la hiérarchie sociale de la tribu. Leur rôle était de permettre ce dialogue avec l'autre monde et d'empêcher que les deux mondes s'interpénétrassent. Apaiser les tourments des morts pour qu'ils ne tentassent pas de revenir dans le monde où ils avaient vécu. Pendant des centaines d'années, des cérémonies eurent lieu durant le jour de l'ombre pour que la lumière et l'ombre vivent en harmonie. Mais la légende dit qu'un jour un Ta-baas qui avait perdu un être cher ne respecta pas les us et coutumes et réussit à ouvrir la porte des ombres dans le but de revoir sa bien-aimée. Hélas, cela n'eut pas le résultat escompté et de terribles créatures vinrent massacrer la tribu. Une véritable apocalypse s'abattit sur les Abkanis. Les rares survivants parvinrent à se rassembler et décidèrent de tenter via un rituel puissant de refermer la porte des ombres. Nul ne sait comment ils réussirent mais les créatures furent renvoyées dans leur monde. La porte fut refermée et les derniers Abkanis fuirent l'endroit et s'éparpillèrent. Cet endroit serait selon la légende : Shadow Island. Grand-père aimait m'y amener lorsque j'étais enfant. Il me montra les tombeaux au nord de l'île et m'apprit à respecter mes ancêtres et leur mémoire. M'expliqua que nous étions les derniers Ta-baas de l'endroit. Et qu'il faudrait toujours tout faire pour le préserver et empêcher une réouverture de la porte des ombres. Que c'était notre rôle sur cette terre. Comment ce savoir était-il parvenu jusqu'à ma famille ? Je ne sus jamais. Je n'eus aucune explication. Seulement la conviction que la légende était vraie. Je le sentais au fond de mon cœur. Que j'étais attaché d'une façon ou d'une autre à cette île au large d'Innsmouth et que je ne pourrais jamais vraiment m'en éloigner. Lorsque Grand-père partit, je fis le serment sur sa tombe de devenir le Ta-baas de Shadow Island. Et ce fut ainsi que j'appelai le bateau dont j'héritai.

≈≈≈

Ce fut en 1876 que mon destin bascula. J'avais vingt six ans. Jusqu'alors je n'étais qu'un simple pêcheur d'Innsmouth. Je n'avais pas de femme, ni d'enfant. La vie était rude. Beaucoup de sorties en mer et peu de bénéfices. Mais cette existence pauvre me plaisait. Je me sentais libre. À la fin du printemps le village reçut la visite d'un notable de Boston, un certain Obed Morton. C'était un médecin réputé et riche. Il s'était mis en tête d'acheter Shadow Island ! Il ne dit pas à l'époque comment lui était venue cette idée. Le hasard ou le destin voulut que je fusse celui qui l'accompagna lors de ses premiers repérages sur l'île. Il fit trois visites en l'espace de quelques semaines et semblait complètement conquis. Pour ma part, je ne savais pas que Shadow Island appartenait à quelqu'un. En fait, elle faisait partie des terrains d'Innsmouth et le maire de l'époque n'hésita pas à la céder pour

une bouchée de pain à ce Morton. J'avais bien essayé de le convaincre de ne pas le faire et qu'il fallait laisser ce caillou sauvage comme il était, il me rétorqua que l'arrivée d'un homme riche sur le territoire de la commune ne pouvait qu'engendrer des affaires. L'avenir ne lui donna pas tort. Obed Morton fit venir en bateaux architectes, ouvriers et matières premières pour construire une somptueuse demeure, un manoir ! Je dus me faire une raison, après des siècles de solitude, Shadow Island serait désormais habitée. Les travaux durèrent près de cinq années. Obed Morton prit l'habitude d'utiliser mes services afin de faire des allers et retours entre l'île et le continent. Cet homme dégageait une grande énergie. Et je réalisai rapidement que Obed s'était pris de sympathie pour moi. Je ne fus donc pas surpris lorsqu'en 1880, il me proposa de devenir l'intendant de Shadow Island. Il avait pu se rendre compte que je connaissais l'endroit comme ma poche. Je n'hésitai pas une seule seconde. Je devins son employé. J'étais chargé du ravitaillement, des travaux de maintenance du manoir, du jardin etc. J'avais une chambre dans les dépendances du manoir et je partageais mon existence entre le continent et Shadow Island. Et Obed Morton devint pour moi Monsieur Obed, un employeur qui me faisait confiance.

Monsieur Obed était veuf et avait deux fils. Ces derniers ne venaient que l'été et le reste du temps vivaient en pension dans un collège prestigieux de Boston. C'étaient deux jumeaux qui devaient avoir quatorze ans lorsque je les vis pour la première fois. Malgré leur ressemblance physique, leurs caractères différaient grandement. Monsieur Jeremy était sans aucun doute le plus brillant des deux. Monsieur Franklin lui, manquait d'assurance mais non point d'intelligence. Leur père marquait une nette préférence pour Monsieur Jeremy. Il pouvait s'enfermer avec celui-ci pendant des heures dans son bureau et l'associait à toutes ses recherches. Au fil des étés, Monsieur Franklin se sentit délaissé et souffrit de solitude. De cette période date notre affection mutuelle qui perdure encore de nos jours. Cet adolescent était livré à lui-même sur cette île où personne ne venait jamais. Je n'avais pas eu d'enfants et je le pris sous mon aile. Nous faisons des promenades sur les chemins de l'île. J'essayai de lui transmettre le goût de la nature en lui expliquant les plantes, les arbres, la faune et la mer ! Nous faisons le tour de l'île dans mon bateau et je lui montrais comment pêcher. Monsieur Franklin n'était pas un grand bavard. Nous avions ce trait en commun. Mais il faisait preuve de curiosité et avait soif d'apprendre. Il rêvait de voyages lointains et me dit qu'un jour il traverserait toutes les mers du monde. Il ne se voyait pas avocat ou médecin comme son père le souhaitait. C'était un enfant très attachant. Hélas comme j'avais pu le craindre, je découvris que Monsieur Obed s'était installé à Shadow Island pour une seule raison : étudier les traces que la

civilisation Abkanis avait laissées. Je n'aimais guère cela et je me rappelais le serment fait sur la tombe de Grand-père. Mais je me sentais grandement impuissant. Que pouvais-je faire face à la volonté d'un tel notable, moi pauvre employé de maison ? La pire nouvelle fut lorsque Monsieur Obed se mit en tête de faire des fouilles au nord de l'île pour retrouver les tombes de mes ancêtres. J'essayai bien de le dissuader. Plusieurs fois, je lui dis qu'il fallait cesser et laisser ces sépultures tranquilles. Mais Monsieur Obed n'en avait cure. Il me rétorquait invariablement qu'il ne croyait pas aux superstitions et qu'il faisait cela pour la science. Je pensais au fond de moi, pauvre Monsieur Obed... Pour ma part, je refusais même de me rendre sur les lieux des fouilles et j'en tenais Monsieur Franklin résolument à l'écart. La seule fois où sans vraiment réfléchir, je m'y rendis je vis Monsieur Obed et Monsieur Jeremy en bras de chemise, pelle à la main. Une vision d'horreur pour moi. J'essayai de nouveau de prévenir mon employeur et son fils. Qu'il fallait mieux laisser dormir les choses du passé. Mais sans succès.

Monsieur Obed fit une découverte. Cela devait être vers 1884. Durant une de ses fouilles, il trouva une série de tablettes comportant des écrits Abkanis. Il se mit en tête de les traduire. Et y consacra la majorité de son temps. Lorsqu'à l'été, ses enfants arrivèrent à Shadow Island, Monsieur Obed requit l'aide de Monsieur Jeremy et ils passèrent des jours et des jours à travailler dans son bureau. Réussir à trouver le sens de ces tablettes devint une obsession pour mon employeur. Son caractère se modifia et devint progressivement irritable et ombrageux. L'homme charmant des années précédentes disparut. Pour ma part, je me sentais impuissant à empêcher Monsieur Obed d'étudier mes ancêtres. Il me tenait à distance. J'essayais discrètement de savoir ce qu'il avait découvert mais il ne me confiait rien. Il m'indiqua juste qu'il étudiait un vieux rite. Mon inquiétude augmenta. Mais je n'avais pas imaginé la suite des événements et surtout j'avais mésestimé la folie qui s'était emparée de mon maître.

Ce fut un matin d'hiver 1886 alors que j'étais sur le quai du port d'Innsmouth que je fus interpellé par un homme que je ne connaissais pas. Bien habillé, l'homme se présenta comme Daniel O'Culligan, un inspecteur de police qui venait de Boston. Il me raconta une histoire que j'eus bien du mal à croire. Selon lui mon maître faisait venir sur Shadow Island des nouveaux nés qu'il achetait cher à un intermédiaire. O'Culligan me suspectait d'être complice d'un tel trafic. J'étais abasourdi et eut bien du mal à croire en ses paroles. Monsieur Obed, trafiquer des enfants ! C'était absurde ! Devant ma tête, l'inspecteur sembla croire en mon innocence et me demanda de l'aide pour faire la lumière sur cette affaire. Selon ses dires, Monsieur Obed, profitait des soirs où j'étais à Innsmouth pour se faire livrer. Et une livraison devait avoir lieu cette nuit là. Il fut convenu

que je devais à une heure précise de la nuit embarquer O'Culligan et quelques acolytes pour tenter de prendre mon maître en flagrant délit. Je n'étais pas tranquille. J'avais l'impression de le trahir. Mais l'inspecteur ne me laissait pas le choix. Et si comme je l'espérais cette histoire était fausse, je saurais parler à Monsieur Obed et lui expliquer ma situation. Hélas la vérité dépassa ce que j'avais pu imaginer. À l'heure convenue, O'Culligan et ses agents embarquèrent sur mon « Ta-baas » pour se rendre à Shadow Island. La navigation de nuit n'était pas aisée mais j'avais suffisamment d'expérience pour m'en sortir sans dommage. Et la mer était calme. Arrivés au ponton de l'île, nous constatâmes qu'une petite embarcation s'y trouvait déjà. Je ne l'avais jamais vue ici. Il s'avéra qu'un homme se préparait à partir. Les hommes de O'Culligan agirent vite et l'inconnu fut arrêté. Il n'opposa aucune résistance. O'Culligan se pressa pour se rendre au manoir. Je lui emboitai le pas. J'étais très inquiet. Arrivés près de la demeure, je constatai que seule la lumière du bureau de mon employeur était allumée. Nous entrâmes et l'inspecteur monta les escaliers quatre à quatre. Je le suivis. Il ne frappa même pas à la porte et l'ouvrit d'un geste brusque, pistolet en main ! La vision que nous eûmes est de celle qui marque toute une vie et que l'on n'oublie jamais. Monsieur Obed tenait dans une main un nourrisson et dans l'autre une sorte de dague. L'enfant avait des marques de scarifications et du sang coulait sur le parquet. Il ne faisait aucun doute que Monsieur Obed avait l'intention de le tuer. Dans ses yeux, on ne pouvait lire que de la folie pure. O'Culligan cria et Monsieur Obed cessa son mouvement. Il se rua dessus et lui fit tomber la dague. Cette dague, je connaissais son nom : c'était celle que Grand-père appelait « Chii'tar », un couteau de cérémonie utilisé dans les rites de mes ancêtres. Monsieur Obed n'opposa aucune résistance et l'inspecteur lui retira le pauvre nouveau né. Monsieur Obed s'assit sur un fauteuil et se mit à pleurer sans dire un mot. Je n'arrivais pas à croire à ce que je venais de voir. O'Culligan avait donc dit vrai. Monsieur Obed avait sombré dans la plus intense folie. L'inspecteur hésita un instant. Puis prononça ses paroles que je gardai en mémoire :

« Monsieur Morton, j'aurais préféré ne jamais assister à ce que je viens de voir. Mais vue votre position, je vais m'empresse de l'oublier. Mais prenez garde ! Je garderai toujours un œil sur vous ! »

Et il se tourna vers moi :

« Et vous devriez en faire de même... »

Puis ce fut tout. Monsieur Obed n'eut aucune réaction. O'Culligan repartit avec ses hommes et l'inconnu qui devait être l'intermédiaire. Je ne sus pas qui c'était et n'en entendis plus parler par la suite. Dans la confusion, j'avais réussi à subtiliser la « Chii'tar » et le lendemain je partis dans le nord de l'île pour la remettre dans un des tombeaux de mes ancêtres. Les

jours qui suivirent cette terrible soirée furent les plus étranges de mon existence. Monsieur Obed semblait hagard et ne me parlait presque plus. Comme groggy. Évidemment je prenais soin de ne pas aborder le sujet. Puis les semaines passèrent. Monsieur Obed semblait perdu dans son monde. Et de nouveau, il s'enferma dans son bureau pour travailler encore et encore à ses traductions.

Monsieur Obed fut retrouvé mort au début de l'été, le 30 juin 1887. J'arrivai le matin à Shadow Island avec le ravitaillement. Monsieur Jeremy et Monsieur Franklin devaient venir de Boston quelques jours plus tard pour passer un nouvel été auprès de leur père. Ne trouvant pas mon maître, je le cherchai sur l'île. Je le découvris dans le jardin du manoir. Face à la mer. Une vision d'horreur. Son corps avait été affreusement mutilé et son visage était couvert de plaies. À peine reconnaissable. Mon cœur s'emplit d'effroi et de tristesse. Monsieur Obed... Pour moi, il ne faisait aucun doute que sa mort n'avait pas été naturelle et qu'elle avait été causée par une créature. De celles qui avaient décimé mes ancêtres Abkanis. Devant un tel désastre, dans un premier temps, je ne sus que faire. Puis je me résolus à agir. Je pris le corps de Monsieur Obed et l'emmenai dans la salle commune du manoir. Je le déposai sur une table. Puis je repartis pour Innsmouth. Là, je prévins les autorités du malheur qui s'était déroulé sur l'île et de ma macabre découverte. La machine se mit en branle. La police. Les employés des pompes funèbres. Le maire d'Innsmouth. Et des questions. Qu'était-il arrivé à Monsieur Obed ? Le 2 juillet, j'eus la surprise de voir débarquer sur Shadow Island, l'inspecteur O'Culligan. Je ne sais qui l'avait prévenu du drame. Il m'interrogea. Et proposa que l'affaire fusse étouffée. Nous nous mîmes d'accord sur deux versions. Le suicide de Monsieur Obed qui s'était tiré une balle dans la tête en laissant une lettre expliquant que n'en pouvant plus de solitude, il voulait rejoindre son épouse décédée vingt ans auparavant. Celle-ci était pour les enfants de Monsieur Obed. Pour le reste de la communauté, il était mort d'une crise cardiaque. J'acceptai cette idée. Il fallait peut-être mieux que personne ne sût qu'il avait probablement essayé d'ouvrir la porte des Ombres et qu'il l'avait payé de sa vie. Les enfants de Monsieur Obed arrivèrent le lendemain. Je ne sais s'ils crurent au suicide de leur père. Les deux semblaient incrédules et n'arrivaient pas à accepter cette idée. Les embaumeurs firent du bon travail et le corps de Monsieur Obed était présentable. Monsieur Jeremy et Monsieur Franklin insistèrent pour voir la lettre qu'aurait laissée leur père mais O'Culligan leur expliqua qu'elle avait été envoyée à Boston auprès du bureau du coroner. L'enterrement eut lieu quelques jours plus tard à Boston. Monsieur Obed fut mis en terre dans un caveau où reposait déjà son épouse Alicia. Il y eut peu de monde. C'était un être solitaire. J'avais le cœur gros. Malgré sa folie, j'avais aimé Monsieur Obed. Il était un maître respectueux et

chaleureux. Et je n'avais pas réussi à le sauver de lui-même et de ses lubies dangereuses. Monsieur Jeremy était le plus affecté des deux fils. Guère étonnant, il en était le plus proche.

Ses enfants héritèrent de Shadow Island et j'espérai dans mon for intérieur qu'ils allaient quitter définitivement cette île laissant reposer les fantômes Abkanis. Mais je me trompais lourdement. Les deux frères n'étaient pas d'accord sur le sort à réserver au lieu. Monsieur Franklin souhaitait s'en débarrasser mais Monsieur Jeremy ne voulait pas entendre parler d'une vente. Ils se disputèrent. Mais sans l'accord de Monsieur Jeremy, impossible de céder l'île. Quelques semaines après le drame, ce dernier me convoqua et me dit qu'il souhaitait me garder comme intendant de Shadow Island. J'acceptai volontiers, toujours persuadé que j'avais une mission à y remplir. Monsieur Jeremy épousa Mademoiselle Élisabeth Harrington et débuta une carrière de médecin en vue à Boston. Il acheta, dit-on, une magnifique demeure Tredilion Park. Je n'eus jamais l'occasion de la voir. Quant à Monsieur Franklin, deux années après la mort de son père, son affaire d'import export vivotant tant bien que mal, il fit ce qu'il avait toujours rêvé, il embarqua sur un bateau pour l'Europe.

≈≈≈

Shadow Island redevint une résidence d'été. Monsieur Jeremy y venait avec son épouse et ses enfants. Il en eut huit : Bruce, William, Ellen, des jumeaux Hugh et Édith, Pearl, Tyrone et Alicia. Je les vis grandir. Ma relation avec Monsieur Jeremy était bonne. Il ressemblait à son père et me faisait une confiance totale. Il était un bon maître. Il ne remettait jamais en cause une de mes décisions et lorsque je punissais un de ses enfants ayant commis une imprudence, il ne levait jamais la sanction. Les années passèrent sans que j'eus de nouvelles de Monsieur Franklin. Parfois Monsieur Jeremy l'évoquait mais jamais en termes très sympathiques. Il le décrivait comme un bon à rien qui n'arrivait pas à s'établir. Pour sa part, Monsieur Jeremy poursuivait une carrière de médecin et universitaire de haut rang à Boston. Tout le monde en disait le plus grand bien.

Ce fut en 1905, presque dix sept ans après le décès de son père que Monsieur Franklin revint au pays. Il avait vieilli. Et semblait fatigué d'avoir parcouru les mers. À la surprise de tous, il vint s'installer à Shadow Island, lieu qu'il avait pourtant toujours dit détester. On raconta qu'il souhaitait écrire les mémoires de ses années de voyage. Mais il n'y parvint pas vraiment. Son caractère s'était adouci et Monsieur Franklin semblait apaisé. Nous reprîmes nos promenades et nos sorties en mer. Mais ce n'était plus un jeune homme. Je n'avais plus rien à lui apprendre. Il racontait parfois des anecdotes de ses voyages. J'étais grandement

impressionné. Il était allé sur tous les continents en Europe, en Afrique, en Asie et j'avais bien du mal, moi qui n'étais jamais allé plus loin que Boston, à imaginer à quoi cela pouvait ressembler. Monsieur Franklin poursuivit donc une existence oisive. Il lisait beaucoup. Et il semblait se satisfaire d'une vie en solitaire.

Mais toute cette tranquillité prit fin à l'automne 1908. Lorsque Monsieur Jeremy m'annonça qu'il avait décidé d'installer toute sa famille à Shadow Island, qui allait devenir la résidence principale des Morton. Ce fut une période de bouleversement où j'eus beaucoup de travail pour pouvoir accueillir convenablement tout le monde. Et à la fin de l'année, Monsieur Jeremy, Madame Élisabeth et leurs sept enfants (Alicia n'étant pas encore née) déménagèrent à Shadow Island. Qu'est-ce qu'il pouvait s'être passé dans l'esprit de mon maître pour prendre une telle décision ? Comment pouvait-il enterrer toute sa famille dans un endroit pareil ? Les Morton étaient des gens de la ville et j'étais sûr qu'ils auraient beaucoup de mal à s'adapter à une vie campagnarde isolée. Au début, je pensais que peut-être Monsieur Jeremy avait connu un revers de fortune, l'obligeant à quitter Tredilion Park. Mais il n'en était rien. C'était un choix délibéré. Ce ne fut que quelques temps plus tard que je compris avec horreur que Monsieur Jeremy souhaitait marcher sur les traces de son père.

La vie s'organisa mais le changement fut pour moi radical. Le ravitaillement devenait véritablement crucial et je fis des allers et retours réguliers avec Innsmouth. Sur place, je devais toujours garder un œil sur les enfants. Shadow Island était un magnifique terrain de jeu pour eux et recelait de nombreux pièges qui auraient pu être très dangereux. La plupart du temps, ils aimaient à me faire quelques farces mais rien de bien méchant. Je prenais soins à ce qu'ils ne jouassent jamais dans le nord de l'île près des tombeaux Abkanis. Monsieur Jeremy proposa à Monsieur Franklin de leur faire la classe. Seul Monsieur Bruce qui devait déjà avoir plus de dix huit ans reçut ses leçons directement de son père. Monsieur Franklin fut ravi et s'épanouit à enseigner à ses neveux et ses nièces. De Monsieur Tyrone qui devait avoir quatre ans à Monsieur William haut de ses seize ans. Les enfants ne semblaient pas trop souffrir de ce changement radical d'existence. À l'exception peut-être de Mademoiselle Pearl qui fit quelques cauchemars et de Monsieur William qui devint solitaire. Je trouvais d'ailleurs qu'il avait une ressemblance frappante avec son oncle au même âge. À peine une année après l'installation de la famille, Monsieur Bruce quitta Shadow Island pour aller poursuivre des études de médecine à Boston. Monsieur Jeremy fit faire une petite cérémonie sur la plage devant mon bateau. Il était très fier de son fils. Il lui dit quelques mots d'encouragements et nous partîmes vers Innsmouth. Ce fut après le départ de son aîné que Monsieur Jeremy donna les premiers signes

inquiétants. Il devint irritable et ombrageux. Lui qui avait toujours été respectueux avec moi, devenait moins patient et plus cassant. Il se désintéressa progressivement de sa femme et de ses enfants. Et des affaires de Shadow Island qu'il me délégua totalement. Mais surtout, il finit par s'enfermer dans son bureau et à peu en sortir. Exactement comme son père auparavant. Il lui arrivait aussi de se rendre sur le continent sans que personne ne sût où précisément. Sur le bateau qui quittait Shadow Island, il me demandait de l'attendre quelques jours plus tard à Innsmouth. Il ne prenait que peu d'affaires et revenait parfois avec des livres volumineux qu'il portait sous le bras. Dans ces moments, il paraissait complètement ailleurs. Mon inquiétude grandit progressivement. Je craignais que Monsieur Jeremy ne marchât sur les pas de Monsieur Obed et qu'il cherchât lui aussi à ouvrir la porte des ombres. Je revoyais, dans mon esprit, le corps mutilé de Monsieur Obed et mon cœur se glaçait. Je ne voulais pas qu'un nouveau drame horrible se déroule sur Shadow Island. Mais que faire ? Je ne dormais pas tous les jours au manoir et Monsieur Jeremy était le maître chez lui. Je restais vigilant prêt à intervenir au moindre incident.

Pourtant il y eut encore quelques jours heureux : la naissance de Mademoiselle Alicia en 1911. L'accouchement fut douloureux pour Madame Elisabeth et pendant plusieurs jours sa fille fut entre la vie et la mort. Mais elle survécut. Ce ne fut que quelques années plus tard que nous réalisaîmes que cette enfant était différente. Mais sa naissance apporta un peu de joie dans la maison Morton. Hélas elle fut de courte durée : le drame se déroula peu de temps après. La similitude de la mort de Monsieur Jeremy avec celle de son père fut très troublante. Il se déroula le soir du premier mars 1912. La tempête soufflait sur les cotes et Shadow Island était coupée du monde. Je n'avais pu prendre la mer pour rejoindre l'île et j'étais resté à Innsmouth attendant que la mer fût plus clémente. J'appris donc la mort de mon maître, le lendemain. Je crois que ce fut Monsieur Franklin qui me raconta la funeste soirée. Alors que la pluie et le vent l'empêchait de dormir, Mademoiselle Ellen vit de sa fenêtre quelque chose tomber de la fenêtre du bureau de son père. Troublée elle voulut en avoir le cœur net et découvrit le corps inanimé de Monsieur Jeremy sur la terrasse. Face contre terre. Mort. L'explication la plus plausible : un suicide. Il n'y avait sur Shadow Island que sa femme et ses enfants à l'exception de Bruce qui vivait à Boston. Mais pourquoi ? Monsieur Jeremy n'était pas homme à mettre fin à ses jours. Pas plus que Monsieur Obed. Que lui était-il arrivé ? Quelle découverte avait-il faite pour qu'il perde la vie ? Aurait-il trouvé la façon d'ouvrir la porte des ombres et l'aurait payé de sa vie ? Des questions qui restèrent sans réponses. Monsieur Franklin m'indiqua que nous n'avions pas trouvé la moindre lettre expliquant son geste. Mais lorsque

quelques jours plus tard, je trouvais la « Chiï'tar » dans un parterre de fleurs du jardin du manoir, non loin de là où était tombé Monsieur Jeremy, je fus persuadé que c'était en voulant percer le secret des Abkanis qu'il perdit la vie. Cette révélation me transperça le cœur. L'histoire se répétait et je n'avais pas réussi à l'empêcher. Je dus retourner au tombeau pour une nouvelle fois poser la dague à la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter. J'étais profondément atterré par cette découverte. Il y eut une petite enquête des autorités. L'inspecteur O'Culligan revint sur l'île. Il interrogea chaque membre de la famille à l'exception des jeunes Mademoiselle Pearl et Monsieur Tyrone. Sa conclusion fut la même que nous tous. Le suicide. Mais je vis dans ses yeux en l'embarquant pour Innsmouth qu'il n'était pas convaincu mais qu'il préférerait que cela reste la version officielle. Il me dit cependant qu'il faudrait qu'un jour les Morton quittent cet endroit. Je ne pus qu'acquiescer.

Toujours est-il que ce drame plongea Shadow Island dans une profonde tristesse. Madame Élisabeth était inconsolable. Les enfants, surtout les jeunes filles, pleurèrent beaucoup. Pour ma part, je ressentis une grande culpabilité de n'avoir pu éviter un second drame. Je repensai à Grand-père et au serment fait sur sa tombe. Étais-je à la hauteur de la tâche de gardien qui m'incombait ? L'enterrement de Monsieur Jeremy eut lieu à Boston où il fut mis en terre dans le caveau familial Morton. Au côté de son père et sa mère. Il y eut un incident à la fin de la cérémonie lorsque Monsieur William annonça à sa mère qu'il quittait Shadow Island. Madame Élisabeth s'effondra. Peut-on être aussi bête ? Faire une telle annonce à un tel moment ? Qu'était-il passé dans la tête de son fils ? Quelle infamie ! Il partit et je ne le revis pas pendant quinze ans car il ne revint jamais sur l'île, ni à Innsmouth.

≈≈≈

La vie reprit son cours à Shadow Island mais l'ambiance avait définitivement changé. Tout le monde était devenu plus grave. Il y avait moins d'éclats de rire. Madame Élisabeth s'enfonça dans une tristesse infinie et ne s'occupa presque plus de ses enfants. Elle avait fermé la porte du bureau de son époux et refusait que quelqu'un y pénétrât. Comme si elle voulait que tout reste figé à l'heure du drame. Monsieur Bruce devint véritablement le chef de la famille. Mais à la différence de son père, il ne s'installa pas à Shadow Island et géra ses affaires de Boston. Cela me rassurait. J'espérais qu'il ait la sagesse de ne pas suivre les pas de son père et de son grand-père. Il s'occupa surtout de marier ses frères et sœurs qui quittèrent progressivement l'île pour aller vivre en ville. Lui même avait épousé une riche héritière d'un négociant bostonien en 1913. Puis ce fut

Mademoiselle Ellen en 1914, Mademoiselle Édith en 1917 et Monsieur Hugh en 1919. Cette même année, il fit aussi venir Monsieur Tyrone auprès de lui pour le faire entrer dans un collège prestigieux afin de lui ouvrir les portes de l'université d'Arkham. Pendant quelques années, il n'y eut plus que Mademoiselle Pearl et Mademoiselle Alicia sur Shadow Island. Mais l'an passé, Monsieur Bruce trouva un parti pour Mademoiselle Pearl. Et il ne resta à Shadow Island que Madame Élisabeth, Monsieur Franklin et la pauvre Mademoiselle Alicia. Cette dernière était une enfant muette qui n'avait jamais prononcé un mot. Elle était folle à lier et pouvait rentrer dans des crises violentes pendant lesquelles elle cherchait à se mutiler ou se tuer. Il fallait dans ces moments là maîtriser pour l'empêcher de commettre l'irréparable. Monsieur Franklin, longtemps aidé par Mademoiselle Pearl, fit son possible pour atténuer les souffrances de cette pauvre enfant et il s'en occupa avec la plus grande affection. Madame Élisabeth ne s'en approchait que rarement mais refusa le placement de Mademoiselle Alicia dans un institut spécialisé. Elle voulait que cette enfant restât à Shadow Island auprès des siens. C'était tout à son honneur même si nous vivions dans la crainte d'une nouvelle crise d'hystérie qui ne manquait jamais d'arriver.

Madame Élisabeth instaura chaque année un repas à la mémoire de son mari à la date anniversaire de sa mort. Chacun de ses enfants y était invité. Mais pour ses enfants mariés, elle refusait la présence les époux et les épouses considérant que ce repas ne concernait que les Morton. C'était lors de ces journées que Madame Élisabeth se faisait présenter les nouveaux nés de la famille. Mais ses petits enfants ne revenaient jamais l'année suivante. Madame Élisabeth ne tolérait que ses enfants. Seul William n'était jamais venu depuis son départ. Cet enfant avait renié sa propre famille. Elle faisait une exception en m'acceptant à leur table. Elle m'avait dit qu'elle avait toujours été touchée par la fidélité que j'éprouvais pour les Morton et qu'elle trouvait que celle-ci devait être récompensée. Moi pauvre fils de pêcheur, j'étais fier d'un tel honneur. Manger à la table d'une famille de la bonne société, je n'aurais jamais cru cela possible. Le plus souvent, je mangeais en silence au côté des enfants que j'avais tous vu grandir.

Les années passèrent. Le poids du temps se fit sentir sur mes épaules. Toutes les tâches dont je m'acquittais devenaient progressivement plus difficiles. Je devins plus lent. Plus fatigué. La vieillesse commençait à prendre possession de mon cœur et de mon âme. Mais je gardais toujours le même dévouement. Madame Élisabeth, Monsieur Franklin et même Monsieur Bruce ne me firent aucun reproche. Une question revenait régulièrement à mon esprit. Après moi qui serait-le gardien de Shadow Island ? Pendant toutes ces années où j'avais l'âge et la force, je ne m'étais jamais posé la

question de la transmission mais désormais que la mort approchait, je savais qu'elle devenait cruciale. Je n'avais pas d'enfant, ni famille. Personne de mon sang à qui léguer mon savoir. Alors il fallait me tourner vers les seules personnes avec qui j'avais vécu : les Morton. Mais lequel des enfants serait digne de recevoir mon héritage ? J'avais bien pensé à Monsieur Franklin mais je craignais son esprit scientifique et surtout je pensais qu'il était déjà trop avancé dans la vie. Il allait falloir que je choisisse vite. Le temps était compté. Et ne pas se tromper.

≈≈≈

Comme chaque année pour la commémoration, je fis des allers et retours en bateau entre Shadow Island et Innsmouth pour embarquer les enfants Morton afin qu'ils soient tous présents le soir du premier mars. Cela faisait quinze années que Monsieur Jeremy nous avait quitté.

Le matin du 26 février 1927, Monsieur Tyrone fut le premier à arriver à Innsmouth. Je ne fus pas surpris. Il était déjà venu fin 1926. Il se racontait qu'il avait des problèmes d'argent et qu'il était venu pour emprunter à sa mère. Il devait sans doute venir plus tôt pour la même raison mais ce n'était pas mes affaires et je n'en avais cure. Qui plus est, Monsieur Tyrone était un compagnon de traversée agréable et souriant.

Le lendemain, je vis arriver à Innsmouth Mademoiselle Pearl et sa fille qui n'avait que quelques mois. Elle me la présenta. Elle l'avait appelée du prénom de sa mère, Élisabeth. J'étais heureux pour Mademoiselle Pearl qui semblait avoir trouvé son bonheur.

Le 28 février, Monsieur Bruce et Madame Ellen arrivèrent sur le port. Quelle ne fut ma surprise de les voir accompagnés. Mes vieux yeux mirent quelques instants à comprendre qui j'avais en face de moi. Monsieur William ! Que je n'avais pas vu depuis quinze ans ! Il me salua sans effusion. Je fis de même. Mais j'étais troublé par sa présence. Qu'annonçait-elle ? Que venait faire sur nos terres Monsieur William après tant d'années ? Venait-il troubler cette commémoration qui s'était mise en place au fil du temps ? Ou pire cherchait-il à suivre les traces de son père ? Sa présence me mit mal à l'aise. Elle me fit craindre que l'histoire des Morton et des Abkanis allait peut-être avoir un prolongement. Et malgré mes vieux os, il fallait mettre tout ce qui était en mon pouvoir pour que cela cessât. Évidemment je ne fis pas paraître mon trouble. Je ne restai pas à Shadow Island après la traversée. J'avais encore Madame Édith et Monsieur Hugh à aller chercher. Ils arrivaient toujours le jour même de la commémoration. Le premier mars. Et furent fidèles au rendez-vous. En début d'après midi, tous les enfants Morton étaient réunis à Shadow Island. Monsieur William était dans sa chambre et ne sortait pas. Les autres

semblaient plus ou moins ravis de se voir. Surtout Monsieur Hugh et Madame Édith. J'occupais mon après midi à quelques travaux d'entretien du manoir mais je n'étais pas tranquille. Je ne pouvais m'empêcher de penser que la présence de Monsieur William n'annonçait rien de bon. Alors je voulus en avoir le cœur net et en fin d'après-midi alors que la nuit n'allait pas tarder à tomber et que le temps s'était considérablement couvert, je partis vers le nord de l'île. Et devant les tombeaux Abkanis ce fut la stupeur. Ils avaient été fouillés récemment et la « Chiit'ar » n'y était plus. Une froide colère monta dans mon cœur. Je revins au manoir alors qu'il commençait à pleuvoir et que la nuit était tombée. Je ne me posais qu'une seule question : qui s'en était emparé ?

≈≈≈

Le silence habituel règne autour de la table. Et personne n'ose prendre la parole. J'essaie de regarder chacun des enfants de Jeremy. Lequel sait pour la porte des ombres ? Il me faut le trouver et le dissuader d'agir. Pour qu'enfin Shadow Island retrouve la paix qui n'aurait jamais dû être troublée. Je me dois de faire encore un effort. Malgré ma fatigue et ma vieillesse. Un ultime effort...

Figures de la famille Morton



Monsieur Obed



Je revois comme si cela était hier ma rencontre avec Monsieur Obed. C'était sur le quai du port d'Innsmouth. Il avait marché jusqu'à moi avec son pas assuré et m'avait fixé dans les yeux. Sans détour et avec franchise il me demanda « Edenshaw Muraco ? ». J'aimai instantanément son côté direct. Lorsque Monsieur Obed avait un désir, il ne tournait pas autour du pot. Il souhaitait un bateau pour l'emmener jusqu'à Shadow Island. Si j'avais pu connaître la suite des événements, il est sûr que j'aurais refusé. Mais ce jour là, j'étais loin de me douter des vues de Obed Morton. Et puis le prix proposé était trop intéressant pour que je fisse mon difficile. Alors nous embarquâmes sur le Ta-baas et nous partîmes vers l'île. Je n'aurais pu présumer que nous ferions ce trajet des centaines de fois ensemble.

J'avais immédiatement aimé Monsieur Obed. Il se dégageait de lui une vraie bonté. Son sourire et son charme était inégalable. Et j'apprécie encore à ce jour d'admirer son portrait qui se trouve sur un des murs du manoir. Il était un vrai gentleman qui respectait ses employés et ses domestiques. Il me fit rapidement confiance et ne manqua à aucune parole qu'il me donna. Les premières années que je passais à son service furent sans doute les plus belles de ma vie. Parfois il s'ouvrait à moi comme un véritable confident. Il me racontait souvent combien sa femme Alicia lui manquait et que, chaque jour, elle l'accompagnait dans son cœur. Elle n'avait pu voir grandir Monsieur Jeremy et Monsieur Franklin. C'était une femme dont la bonté n'avait pas d'égale, disait-il, et je l'aurais sans doute appréciée.

Si j'avais pu mesurer la folie de Monsieur Obed, je l'aurais empêché de faire ses recherches et de toucher aux tombeaux Abkanis. J'avais bien tenté de le prévenir mais en vain. Je me souviens de ce jour où, en me promenant avec Monsieur Franklin, nous le vîmes pelle en main avec Monsieur Jeremy. Une vision horrible ! Je lui dit qu'il fallait laisser dormir le passé. Mais Monsieur Obed préféra en rire. Il était un scientifique et il se moquait de mes superstitions. J'avais sans doute été trop faible. J'aimais trop mon maître pour imaginer une telle issue. Même lorsqu'il devint plus solitaire et moins avenant, je lui trouvais des excuses. Il lui arriva de me questionner. Il avait découvert le sens de «Ta-baas», le nom de mon bateau. Il voulut en

savoir plus mais je jouais l'ignorant en lui indiquant juste que j'en avais hérité sans en connaître le sens. Me crut-il ? Je ne le sus jamais.

J'espérais dans mon cœur que Monsieur Obed ne faisait cela que pour sa chère science et qu'il ne prendrait pas au sérieux les rituels des Abkanis et le monde des ombres. Je me trompais lourdement. Hélas. Et quand je réalisai, il était trop tard. Je revois le regard hagard de Monsieur Obed lorsque l'inspecteur O'Culligan lui retira l'enfant des mains. Je regrette à ce jour que nous n'ayons pas pris de mesures plus énergiques. Je dus croire qu'une telle intervention lui ferait prendre conscience que tout cela n'était que folie ! Comme j'avais été naïf ! Peut-être aurait-il fallu contraindre Monsieur Obed à quitter Shadow Island. Peut-être serait-il encore en vie aujourd'hui ? Au lieu de cela, il resta dans son manoir à ressasser. J'essayai bien de le prévenir mais Monsieur Obed ne m'écoutait plus. Il semblait perdu dans son univers.

La nouvelle de sa mort ne me surprit pas. Mais elle fut une intense douleur. Il était dur de voir partir quelqu'un qu'on avait aimé réellement. Son corps meurtri fut difficile à regarder. Qu'avait vu Monsieur Obed ? Que lui était-il vraiment arrivé ? Une créature des ombres l'avait-elle massacré ? Sans doute. Mais je préférerai ne pas le savoir. Ces choses là se devaient d'être oubliées. Et ce fut pour cela que j'adhérerai immédiatement à l'idée de l'inspecteur O'Culligan de faire croire à un suicide pour ses enfants et à une crise cardiaque pour l'extérieur. Je me rendis bien compte que ces enfants étaient sceptiques devant le corps de leur père. Mais parfois il vaut mieux un mensonge qu'une horrible vérité.

Peu de temps après la mort de Monsieur Obed, un soir, je rentrai dans son bureau. Je ne savais pas vraiment pourquoi. Sans doute pour m'aider à faire le deuil de mon maître. Je trouvai parmi les papiers de mon maître un petit carnet noir. Je ne compris pas les pages qu'avait rédigées mon maître. Je n'étais qu'un pauvre pêcheur d'Innsmouth. Mais je compris intuitivement que les découvertes de mon maître se trouvaient dans ces lignes. J'emportai ma trouvaille, décidé à brûler les notes de Monsieur Obed afin qu'elles disparaissent à jamais. Arrivé dans ma chambre du manoir, j'allumai ma cheminée et dès que les flammes dansèrent dans lâtre, je jetai le carnet dans le foyer. À ma grande surprise, des étincelles jaillirent. Et une fumée noire se propagea dans la pièce. Le carnet ne brûlait pas ! Sorcellerie ! Pris de panique, je retirai le carnet de lâtre, j'ouvris ma fenêtre et jetai le carnet au dehors. Je n'arrivai pas à dormir de la nuit. Au petit matin, je me raisonnai. J'avais été stupide de me débarrasser du carnet ainsi. Je partis à sa recherche sous ma fenêtre. Je le trouvai dans l'herbe. Je voulus le lancer dans la mer. Mais je sentis une force étrange en moi m'empêchant à m'y résoudre. Comme si en me débarrassant d'un objet auquel il avait tant tenu, je trahissais la mémoire de Monsieur Obed. Je

décidai de le garder dans ma chambre en l'enfermant dans un petit coffre. Il y est encore à ce jour. Parfois je me dis qu'il faudrait peut-être que je le lègue à un des petits enfants de Monsieur Obed. Quelqu'un de suffisamment intelligent qui saurait en faire bon usage ou trouver le moyen de le détruire. Mais cette idée m'inquiète. Lequel choisir ? Ou alors Monsieur Franklin ? Mais je crains que cela ne lui évoque que des mauvais souvenirs. Toujours est-il que lorsque je quitterai ce monde, on découvrira ce carnet. Alors ne vaut-il mieux pas, maintenant que l'âge s'empare de mon corps et de mon âme, le remettre en de bonnes mains ?



Madame Alicia



Madame Alicia. L'épouse de Monsieur Obed. Je ne la connus point. Elle mourut en mettant au monde Monsieur Jeremy et Monsieur Franklin. En 1864. Monsieur Obed l'évoquait souvent. Dans des termes élogieux et il n'était pas difficile de constater qu'il en avait été fortement épris. Il me disait que, chaque jour qu'il passait sur cette terre, il pensait à Madame Alicia. Il la comparait à un soleil qui avait illuminé sa vie. Et qu'au quotidien, elle avait apaisé ses tourments et l'avait rendu meilleur en gommant par ses grandes qualités de cœur ses plus intimes défauts. Sans elle, il affirmait n'être plus qu'une ombre. Qu'une pale copie de ce qu'il aurait pu être.

C'était poignant d'observer mon maître souffrir de cette absence. Bien des années après son décès. Comme une plaie qui ne s'était jamais refermée. Et lorsque je regardai le portrait de Madame Alicia sur le mur du salon, je me disais qu'elle avait dû être une grande dame et avoir un cœur d'or pour qu'un homme tel que Monsieur Obed ne se fût pas remis de son funeste départ.

Monsieur Jeremy

L'un des fils de Monsieur Obed. Le frère jumeau de Monsieur Franklin. Sans doute celui qui lui ressemblait le plus dans la droiture et la franchise. Mais il n'eut jamais complètement à mes yeux l'éclat de son père. Il n'avait pas son charme et était bien moins souriant. Cependant, il fut fidèle à sa mémoire et garda pour moi toute la confiance de son père. J'entendis un jour Monsieur Obed lui dire alors qu'il ne devait pas avoir seize ans, qu'un jour il devrait s'appuyer sur mes compétences et mon savoir faire pour tenir un manoir tel que Shadow Island. Peut-être n'avait-il jamais éprouvé pour ma personne une réelle affection comme Monsieur Obed ? Mais je ressentis toujours un véritable respect pour ma parole et mes décisions. Il ne contestait par exemple jamais lorsque je punissais un de ses enfants. Et parfois, il lui arrivait même d'alourdir la sanction. Il ne rechignait point non plus à aucune dépense quand j'arrivais à lui expliquer leurs nécessités. Travailler avec un tel maître était simple et agréable. Et cela me suffisait amplement pour que je pusse l'apprécier. Il faut dire que je connaissais Monsieur Jeremy depuis l'adolescence. J'avais pu constater qu'il avait été le préféré de son père. Cependant Monsieur Jeremy était plus distant. Plus froid peut-être. Jamais il ne m'aurait fait une confidence comme Monsieur Obed sur sa femme ou sa famille. Et jamais je ne lui vis la moindre faiblesse extérieure. Il n'était pas homme à s'épancher aisément. Et surtout pas devant l'un de ses employés ! Même le plus fidèle.

Il partageait avec son père le goût de la tradition. Et dès l'adolescence, Monsieur Jeremy suivit ses traces, fit des études dans une université prestigieuse, devint un médecin et un chercheur renommé, fit un beau mariage et eut des enfants. Il les éduqua d'une façon stricte comme on le fait dans les familles de la bonne société. Il ne leur montrait jamais vraiment d'affection, considérant que c'était le rôle de son épouse et que lui devait indiquer le chemin vers l'excellence. Il marqua très rapidement une préférence pour son aîné Monsieur Bruce dont il était particulièrement fier. Son second fils, Monsieur William souffrit de la comparaison. Il avait aussi une affection particulière pour Mademoiselle Ellen. Il permettait parfois sa présence dans son bureau et qu'elle le regardât travailler. Ce bureau dont il avait fait une pièce sacrée depuis qu'il l'avait investi suite à la mort de Monsieur Obed. Ses enfants n'étaient pas autorisés à y pénétrer ou même à frapper à sa porte. Et même Madame Elisabeth n'y venait que rarement. J'étais sans doute l'un de ceux qui y pénétraient le plus souvent lorsque nous devions discuter des affaires du manoir. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à Monsieur Obed lorsque je le voyais assis devant son bureau, un papier à la main. J'étais parfois un peu troublé. Ils se ressemblaient cela ne faisait aucun doute. Ils avaient les mêmes manières

de se tenir assis, de se dresser, de parler en fixant leur interlocuteur droit dans les yeux. Il m'arriva une ou deux fois d'appeler Monsieur Jeremy par le nom de son père. À chaque fois, Monsieur Jeremy souriait de la comparaison. Il semblait flatté et avait gardé toute son admiration pour son aîné.

Hélas, Monsieur Jeremy imita son père jusqu'à mourir de façon violente. Sa mort reste à ce jour un mystère. Et je crains de ne pouvoir trouver la solution de l'énigme. Mais la mort ne semble pas avoir été strictement similaire. Le corps de Monsieur Jeremy n'était pas mutilé comme celui de Monsieur Obed. Peut-être s'était-il vraiment suicidé ? Mais pourquoi ? Et pourquoi avais-je retrouvé la « Chiit'ar » près de de l'endroit où son corps finit sa chute ?

Le jour de son enterrement, je me promis de rester au service des Morton et d'essayer jusqu'à la fin de ma vie de les protéger afin qu'ils ne finissent pas comme leur père ou leur grand-père.

Madame Élisabeth

L'épouse de Monsieur Jeremy. Ils se marièrent l'année suivant la mort de Monsieur Obed en 1888. Elle était la fille d'un riche négociant de Boston, un certain Harrington. Même s'il ne l'évoqua jamais, je pense que Monsieur Jeremy souffrit beaucoup de ne pas avoir pu la présenter à son père alors qu'il avait déjà l'intention de l'épouser du vivant de ce dernier. La première fois que je la vis fut lorsqu'elle vint découvrir Shadow Island suite à son mariage. J'avoue avoir été très impressionné. Elle avait la prestance et l'allure d'une grande dame. D'une beauté à couper le souffle, des grands yeux rieurs et de longs beaux cheveux, elle dégageait de surcroît une véritable joie de vivre. Je fus immédiatement sous le charme de l'épouse de mon maître. Madame Élisabeth était le genre de femme de la bonne société pour qui n'importe quel homme de basse extraction aurait aimé se dévouer. Pendant de nombreuses années, je ne la vis que durant l'été lorsque la famille Morton investissait l'île pour les beaux jours. Elle était une maîtresse de maison agréable et n'avait jamais un mot plus haut que l'autre. Avec moi, elle n'avait aucune arrogance et se montrait attentive à mes demandes. Elle n'hésitait pas à utiliser mes services et nous vivions en bonne harmonie. Elle était particulièrement attachée à la sécurité de ses enfants et me demandait régulièrement de garder un œil sur eux afin qu'ils n'allaient pas jouer près des falaises, endroits dangereux par excellence. Il ne fallait pas être grand clerc pour constater que cette femme aimait ses enfants. Elle les couvrait d'une affection sincère et ne faisait aucune préférence entre eux. Elle tentait aussi d'adoucir leurs tourments lorsque Monsieur Jeremy se montrait sévère en leur expliquant pourquoi il fallait se conduire correctement.

Hélas la mort de Monsieur Jeremy plongea Madame Élisabeth dans une tristesse infinie. Elle ne se remit jamais de la mort de son époux et elle qui était si gaie et si souriante devint une véritable ombre. J'éprouvais beaucoup de peine et de compassion à la voir s'enfoncer dans une tristesse infinie. Je faisais tout ce que je pouvais pour lui épargner les tracas de la vie quotidienne, mais rien ne semblait pouvoir sortir Madame Élisabeth de son deuil. Il me revient souvent un souvenir. Quelques semaines après le drame, je lui demandai une entrevue pour lui signifier que, dans le malheur qui frappait la famille Morton, elle pouvait compter sur mon indéfectible soutien. Je pensais que c'était le moins que je pouvais faire. Elle en fut émue aux larmes. Elle me remercia et fit ce dont je ne l'aurais jamais cru capable. Elle se jeta dans mes bras en pleurant à chaudes larmes. Je fus extrêmement gêné. Une femme de sa condition ne pouvait se retrouver dans une telle position auprès d'un employé, un ancien pêcheur d'Innsmouth. Je la repoussai en bredouillant : « Madame, une dame de

vosre rang ne peut... ». Elle reprit ses esprits en me priant de l'excuser. L'incident était clos. Mais il avait été évocateur sur la souffrance que subissait Madame Élisabeth et j'en fus très peiné pour elle. Bien sûr, je ne fis jamais allusion à cet épisode devant qui que ce fut, et gardais ainsi la réputation de ma maîtresse intacte.

Progressivement, Madame Élisabeth s'écarta de ses enfants qui virent la chaleur de leur mère disparaître. Les plus jeunes, Monsieur Tyrone ou Mademoiselle Pearl souffrirent beaucoup de cette froide distance. Elle était devenue tellement éloignée de ce qu'elle avait été qu'il fallut du temps pour s'adapter. Au fil du temps cependant, tout le monde s'accommoda de son caractère sombre et de sa tristesse. Rien ne trouvait grâce aux yeux de Madame Élisabeth : ni les mariages de ses enfants, ni les naissances de ses petits enfants. Elle restait seule enfermée dans sa douleur. Et après quinze années passées après le drame, force était de constater qu'il est probable désormais que cela soit pour toujours.



Monsieur Franklin

L'autre fils de Monsieur Obed. Le frère jumeau de Monsieur Jeremy. Si je n'avais qu'un seul et unique reproche à faire à Monsieur Obed dans sa façon de gérer ses affaires familiales, c'est d'avoir marqué une nette préférence pour l'un de ses fils et d'ignorer l'autre. Sans doute que la folie de mon maître commençait à faire ses ravages sans qu'elle ne laisse rien encore paraître. Mais Monsieur Obed pour ainsi dire délaissa son second fils au profit du premier qui était au courant de toutes ses recherches et pouvait passer des heures dans son bureau où Monsieur Franklin n'était invité que pour y être puni ou réprimandé. Je n'eus pas d'enfants. La vie ne le voulut pas ainsi. Et dire que Monsieur Franklin fut comme mon fils serait exagéré. Mais l'affection que j'éprouvai pour cet adolescent fut non feinte. On pourrait croire que je me fis un devoir de prendre le fils de mon maître sous mon aile. Mais il n'en fut rien. Monsieur Franklin me séduisit par sa douceur et surtout son incroyable curiosité pour le monde qui l'entourait, et dans un premier temps Shadow Island. Il voulut en connaître les moindres recoins, les moindres chemins. Et nous fîmes de longues promenades pendant lesquelles je lui expliquais la nature, la faune, la flore. Et de nombreuses sorties en mer où je lui apprenais les rudiments de la navigation et de la pêche. Il était attentif et respectueux. Surtout, sa mémoire était impressionnante et il n'oubliait quasiment jamais un de mes enseignements. Je lui appris à aimer Shadow Island alors que sa solitude lui avait fait détester cet endroit où il passait tous ses étés. Je ne pouvais m'empêcher durant tout ce temps passé ensemble de me remémorer mes promenades avec Grand-père. Et de tout ce qu'il m'avait appris. J'avoue qu'il m'est arrivé de penser que j'aurais dû enseigner à Monsieur Franklin l'histoire du peuple Abkanis et du monde des Ombres. Mais je crois qu'à l'époque, j'avais peur de sa réaction. Je pensais qu'il ne me croirait pas. Il était fils d'un scientifique et venait de la ville. Et plus ou moins consciemment, je craignais de perdre son affection et qu'il ne me prenne pour un vieux fou. Je m'étais attaché à cet enfant. Je me demande encore s'il n'aurait pas mieux fallu. Peut-être que cela aurait évité la mort de Monsieur Jeremy. Que son jumeau aurait peut-être pu le raisonner avant qu'il ne soit trop tard. Mais qui peut savoir ? Je me suis aussi souvent demandé s'il ne fallait pas transmettre la légende Abkanis à quelqu'un de sage. L'âge avançant, après moi, il n'y aura plus personne.

Lorsqu'il quitta Shadow Island pour partir faire des études de droit à Arkham, j'eus un pincement au cœur. Je savais que Monsieur Franklin allait me manquer. Mais je pris bien garde de ne pas lui montrer. Je savais qu'il devait suivre son propre chemin et un jeune homme comme lui ne pouvait pas rester dans un endroit aussi isolé que Shadow Island. Je fus

celui qui lui annonça la mort de son père à l'été 1887. Je ne lui dis jamais la vérité sur le drame. Je ne sais comment il aurait pris la nouvelle. Il ne parut pas complètement affecté par la mort de Monsieur Obed. Je pouvais le comprendre. Son père l'avait délaissé et il ne reçut en retour que ce qu'il avait semé. Nous n'en parlâmes jamais. Monsieur Franklin passa quelques temps à Boston essayant de faire des affaires dans l'import-export mais je ne fus pas surpris qu'il n'y réussit guère. Monsieur Franklin n'était pas fait pour ce monde là. Il chercha à convaincre Monsieur Jeremy de vendre Shadow Island. S'il y était parvenu, il est probable que Monsieur Jeremy serait encore de ce monde. Mais devant l'intransigeance de son frère, il vendit les parts de sa société et partit faire le voyage dont il avait toujours rêvé. Celui-ci dura près de dix sept ans. Monsieur Franklin réapparut un beau jour de 1905. Nos retrouvailles furent chaleureuses. Il était devenu un homme d'âge mur mais il avait gardé sa bonhomie et sa tranquillité. Et il s'installa à Shadow Island où il vécut seul pendant trois ans avant l'installation définitive des Morton en 1908. Nous reprîmes nos promenades. Mais je dois bien avouer que je n'avais plus rien à apprendre à Monsieur Franklin. C'était lui désormais qui me racontait ses voyages. L'Europe, l'Asie, l'Afrique... Tous ces endroits où je ne mettrai jamais les pieds, moi qui n'était jamais allé plus loin que Boston. J'étais fasciné. Et ce fut assez naturellement qu'il devint le précepteur des enfants Morton lorsque ceux-ci vinrent vivre toute l'année sur l'île. Il me dit plusieurs fois qu'il adorait sa tâche et qu'elle l'exaltait.

Bien qu'il ne fut jamais proche de Monsieur Jeremy, la mort de son frère l'affecta grandement. Il perdait son jumeau et son unique lien familial avec son enfance. Monsieur Franklin accusa le coup et les premiers traits de l'âge apparurent sur son visage. Je ne sus ce qu'il pensait vraiment de la mort de son frère qui ressemblait tellement à celle de son père. Monsieur Franklin garda ses émotions pour lui. Il continua sa tâche de percepteur et se prit d'affection pour sa jeune nièce Mademoiselle Alicia dont il s'occupa pendant des années avec Mademoiselle Pearl. On ne pouvait qu'être ému de le voir lui parler, lui faire la lecture, se promener à son bras alors que la pauvre enfant ne comprenait rien, ne disait rien et pouvait d'un instant à l'autre faire une crise d'hystérie violente. Mais cela n'effrayait guère Monsieur Franklin. Son cœur parlait. Le reste n'avait pas grande importance pour lui.

Je crois qu'au fil du temps, il s'était aussi attaché à Shadow Island. Comme je l'étais depuis toujours. Alors qu'il lui arrivait, il y a quelques années de partir rendre visite à ses neveux et nièces à Boston, il ne le fait plus désormais. Ne voulant plus quitter cette île. Sans doute jusqu'à sa mort.

Monsieur Bruce

Le fils aîné de Monsieur Jeremy. Il doit avoir aujourd'hui trente sept ans. Je le vis grandir chaque été à Shadow Island. C'était de loin son fils préféré. Monsieur Jeremy eut pour principe d'éducation de mettre ses deux aînés Monsieur Bruce et Monsieur William en compétition permanente. Tout était prétexte pour qu'ils puissent se mesurer : l'exercice physique, les connaissances intellectuelles... Et mise à part de rares exceptions, c'était Monsieur Bruce qui était toujours devant son jeune frère. Il y a fort à parier que cela donna dès son plus jeune âge une forme d'assurance à Monsieur Bruce. Assurance qui pouvait aisément se transformer en morgue ou en arrogance. Monsieur Bruce n'était pas profondément irrespectueux mais s'il obéissait aveuglément à son père, il pouvait lui arriver d'être un peu insolent avec l'intendant de Shadow Island. Sans doute voulait-il bien me montrer mon rang. Mais je ne tombais pas dans les pièges qu'il voulait me tendre et restait résolument à la place que Monsieur Jeremy m'avait attribuée. Il avait surtout du mal à accepter que je puisse le punir. Il pouvait rentrer dans de rages folles lorsque cela arrivait. Surtout que jamais Monsieur Jeremy n'abondait dans son sens et refusait d'adoucir la peine. Je ne sais ce qu'il lui disait mais Monsieur Bruce finissait par accepter la punition, mais je pouvais voir dans son regard qu'il en gardait du ressentiment. Je me souviens de l'été 1903. J'avais surpris Monsieur Bruce voulant profaner un tombeau Abkanis au nord de l'île. Il devait avoir treize ans. Je m'étais douté qu'il préparait un mauvais coup par l'air de défi qu'il avait eu devant Monsieur William. Je l'avais suivi. Et pris sur le fait. Il ne fut guère ravi mais je ne lui cachai pas ma grande colère. Je le ramenai par le bras jusqu'au manoir alors qu'il n'eut cesse de me demander de le lâcher. Je demandai à Monsieur Jeremy que la punition fût exemplaire. Il ne fit que hocher la tête et Monsieur Bruce fut consigné jusqu'à la fin de l'été dans sa chambre du manoir. Malgré ses suppliques, Monsieur Jeremy ne la leva pas et ne me demanda aucune explication.

Il faut bien constater que cet épisode fut un tournant dans nos relations. Monsieur Bruce garda depuis avec moi une distance et une relative froideur. Et peut-être même du ressentiment même si je n'avais jamais eu l'impression qu'il cherchât à me faire payer d'une façon ou d'une autre ma sévérité de l'époque. Cette histoire est vieille désormais. Mais nous n'échangions que rarement. Et même lorsque nous étions seuls dans le Tabas, nous ne conversions qu'assez peu et pour échanger des banalités. La plupart du temps, Monsieur Bruce ne me sollicitait que pour me donner une tâche à exécuter. Il ne resta pas longtemps sur Shadow Island après l'installation définitive des Morton. Il partit en 1909 rejoindre Boston pour

poursuivre des études de médecine. Comme Monsieur Obed et Monsieur Jeremy avant lui. Ce dernier lui organisa une petite cérémonie de départ sur la plage devant le Ta-baas. Monsieur Bruce sembla ce jour-là très fier. La mort de son père fut un rude coup pour Monsieur Bruce. Il perdit son modèle. Tout comme moi, il n'était pas présent sur l'île, le jour du drame et apprit la nouvelle peu de temps après. Je ne sais s'il crut à la version officielle du suicide de son père. Mais s'il eut des doutes, ce ne fut pas à son intendant qu'il s'en ouvrit. Madame Élisabeth toute à son chagrin et Monsieur Franklin n'aspirant pas à l'être, ce fut naturellement que Monsieur Bruce prit en charge les affaires de la famille. J'aurais pu craindre pour ma place, mais Monsieur Bruce ne fit aucune démarche pour chercher à m'évincer. Peut-être n'avait-t-il pas osé défier sa mère et son oncle sur le sujet qui je suis sûr auraient empêché qu'il ne me démit de mes fonctions ? Ou alors respectueux des traditions, il ne souhaitait pas se séparer d'un intendant qui avait travaillé avec son père et son grand-père ? Je restai donc à ma place à Shadow Island. Au fil du temps, nous apprîmes à travailler ensemble en bonne harmonie. Monsieur Bruce était simple à comprendre et n'avait pas l'esprit retors. Il avait gardé de ses aînés, le côté direct et sans fioriture qui faisait qu'il était simple de travailler avec un Morton. Nos rapports cependant ne franchirent jamais la limite maître-employé. Monsieur Bruce ne faisait aucune confiance et n'en attendait aucune de son intendant. J'avoue que cet état de fait me convenait parfaitement.

Monsieur William

Le second fils de Monsieur Jeremy. Il doit avoir aujourd'hui trente cinq ans. Il était très différent de Monsieur Bruce. Moins arrogant. Moins sûr de lui. Et plus rêveur. Par certains côtés, durant son adolescence il me fit penser à Monsieur Franklin. Il faut reconnaître que dans la compétition permanente qui l'opposait à son aîné, il n'avait quasiment jamais le dessus et qu'il en souffrait sans doute plus qu'il ne voulait le montrer. Dès son plus jeune âge, son père ne montrait aucune compassion lorsqu'il échouait et souvent Monsieur William subissait ses foudres. Sa mère, elle, était plus compréhensive. Cependant il acceptait plus volontiers mon autorité et semblait bien plus ouvert que son aîné souvent enfermé dans son arrogance. Il aimait, jeune garçon avec Monsieur Bruce, me jouer quelques tours. Par exemple m'appeler puis se cacher. Des enfantillages. Mais lorsque je me déplaçais, ils détalait comme des lapins. Je crois que je leur faisais bien plus peur qu'autre chose. Pour tout dire avant l'installation définitive des Morton, Monsieur William était un garçon déconcertant, capable certains jours d'être extrêmement souriant et joyeux et d'autres bien plus sombre voir même mélancolique. Il semblait ces jours là qu'il y avait chez lui une souffrance intérieure ou une blessure qu'il ne pouvait partager. Il n'avait pas l'assurance de Monsieur Bruce et était plus timide, mais il n'avait rien à envier en terme d'intelligence ou de vivacité d'esprit à son frère. Et il était bien plus curieux ou intéressé par ce qui l'entourait. A l'adolescence, les frictions avec son père se firent plus régulières et surtout plus violentes. Monsieur Jeremy était inflexible avec son fils qui souffrait déjà de la comparaison avec son aîné. Et je dois dire que parfois, en voyant cet enfant retenir ses larmes devant son père, j'avais de la pitié pour sa condition.

Le vrai tournant dans le caractère de Monsieur William apparut en 1908 à l'installation des Morton à Shadow Island. Il devait avoir seize ans et il ne se fit jamais à la vie sur l'île. Comble de l'humiliation Monsieur Jeremy prit sous son aile Monsieur Bruce en s'occupant lui même de son instruction et relégua son second fils dans la classe de Monsieur Franklin avec ses frères et sœurs plus jeunes. Je crois que Monsieur William ne lui pardonna pas une telle différence de traitement. Monsieur Jeremy lui signifiait ainsi qu'il n'aurait plus l'occasion de lui prouver sa valeur. Dès lors, Monsieur William alterna des phases d'insolence et de désinvolture et d'autres plus mélancoliques. Surtout, tout le monde se détourna de lui face à son caractère de plus en plus sombre. Mademoiselle Ellen, un temps proche de lui, prit ses distances. Madame Elisabeth devenait de plus en plus intransigente avec lui. Et il devait subir les sarcasmes de Monsieur Bruce. Je ne pus que le voir s'enfermer dans une solitude sans fin. Par certains

égards, je trouvais qu'il ressemblait à Monsieur Franklin au même âge. Mais sans doute avec une âme beaucoup plus sombre et triste. Hélas, je ne pu agir de la même façon que des décennies auparavant. Peut-être aurais-je dû me forcer pour prendre cet enfant sous mon aile. Mais c'était beaucoup trop compliqué. Le travail avec la venue de la famille Morton me laissait peu de temps à moi. Et il m'était sans doute aussi difficile de marquer une préférence pour un des enfants de mon maître. Parfois, je me demande encore si j'aurais pu éviter la catastrophe qui allait suivre. Je ne le saurai jamais.

Le drame de la mort de Monsieur Jeremy agit comme une libération pour Monsieur William. On me raconta que le soir même, il avait été consigné par son père suite à une dispute lors du dîner. Il n'eut aucune émotion apparente et je ne le vis pas verser la moindre larme. Mais j'étais loin de me douter de l'infamie qui allait suivre. À la fin de l'enterrement de Monsieur Jeremy, Monsieur William se rendit auprès de sa mère en plein cimetière et lui annonça sans aucune délicatesse qu'il partait de Shadow Island et qu'il prenait sa liberté. Pauvre Madame Élisabeth. Avait-elle besoin de cela ? Elle chancela sous le choc. Son fils n'avait eu aucune pitié ou compassion pour elle. J'avoue avoir encore de la colère quand je revois cette scène dans mon esprit. Comment un fils pouvait-il faire cela à sa mère ? Alors qu'elle n'avait jamais été aussi stricte que son époux ? William avait été sans cœur. Et je ne pouvais le comprendre.

La rupture fut totale. Je ne le revis pas pendant quinze ans à Shadow Island car il ne vint jamais à la commémoration de la mort de son père. J'eus quelques échos. Il s'était marié et vivait à Boston. Il eut un fils et était dans les affaires. Mais jamais il ne vint embrasser sa pauvre mère.

Madame Ellen

La première fille de Monsieur Jeremy. Elle doit avoir aujourd'hui trente deux ans. Elle est mariée et a quatre enfants.

Quelle jolie enfant ! Souriante et gaie ! Elle contrastait avec ses deux frères aînés qui se disputaient ses faveurs. Ils en étaient véritablement entichés et cela ne faisait qu'accentuer la compétition entre eux. Madame Ellen semblait ne pas en avoir conscience. Elle marqua cependant longtemps une nette préférence pour Monsieur William. Cela ne m'étonna guère. Monsieur Bruce manquait souvent de délicatesse et sa rudesse effrayait cette jeune fille douce. Mais cette préférence disparut avec l'installation définitive de la famille à Shadow Island et les attitudes sombres de Monsieur William. Et devenant adulte elle se rapprocha de Monsieur Bruce. Elle était aimée de tous. De ses frères et sœurs. Et particulièrement Mademoiselle Pearl qui eut toujours une affection particulière pour son aînée. Madame Ellen resplendissait. Elle était une fille pétillante et ressemblait beaucoup à sa mère tant par son physique que par son caractère. Elle était résolument optimiste. Et tout le monde semblait aimer Madame Ellen. Si elle pouvait paraître une enfant sage, il fallait tout de même s'en méfier. Madame Ellen était une charmeuse qui avait vite fait de vous embobiner. Je me souviens d'une anecdote où je l'avais retrouvée à jouer près des falaises alors que je lui avais interdit et qu'elle m'avait dit qu'elle ne le ferait pas. J'étais rentré dans une grande colère et l'avait prise par le bras l'emmenant vivement au manoir. Elle devait avoir huit ans. Elle chercha tout le trajet jusqu'à la demeure à m'amadouer. Évidemment je ne l'écoutai pas et ne répondis pas à ses suppliques. Et devant son père elle voulut atténuer sa faute. Mais Monsieur Jeremy n'était pas dupe et la punit en la privant pendant quelques temps de promenades. L'épisode m'apprit que Madame Ellen avait un caractère bien affirmé et qu'elle pouvait très bien faire sciemment le contraire de ce qu'elle avait déclaré.

Elle était l'élève préférée de Monsieur Franklin qui ne tarissait pas d'éloges pour sa nièce. Selon lui, elle avait une grande vivacité d'esprit et une intelligence précocce. Elle était surtout curieuse et adorait participer à sa classe. Sans aucun doute, elle était sa favorite et ils aiment encore se promener tous les deux sur les chemins de l'île, elle à son bras.

La mort de son père affecta grandement Madame Ellen. Il faut dire qu'elle fut celle qui le vit chuter de la fenêtre de son bureau. Une expérience que j'imaginais traumatisante. Surtout à l'âge de dix sept ans. Elle pleura beaucoup et chercha à soutenir du mieux qu'elle put sa mère et ses frères et sœurs. Mais l'un des avantages de la jeunesse est qu'on se remet vite de ce genre de drame. Sa chance fut de découvrir l'amour à un repas organisé chez Monsieur Bruce à Boston. Elle rencontra Elliot Brown un camarade

d'université de son aîné et en fut éperdument éprise. Cela arriva à point nommé et permit à Madame Ellen de se relever complètement. Elle s'installa à Boston et débuta pour elle sa vie de femme et de mère. Elle y mit beaucoup de cœur et la ressemblance avec sa mère lorsqu'elle était plus jeune était presque troublante.

Je ne la revis que peu par la suite. Elle donnait de ses nouvelles essentiellement par courrier et avait l'habitude d'écrire régulièrement à sa mère et ses frères et sœurs. Je la voyais essentiellement aux commémorations à la mémoire de Monsieur Jeremy. Elle arrivait en provenance de Boston le plus souvent la veille du premier mars et accompagnée de Monsieur Bruce. Elle était charmante et avenante. Et me racontait pendant la traversée sur le Ta-baas, les dernières nouvelles de sa famille et s'enquerrait de la vie sur Shadow Island. Je lui répondais par quelques anecdotes mais j'en arrivais toujours à la même conclusion que rien ne changeait vraiment. Le plus souvent cette réflexion la faisait sourire. Je ne savais pas pourquoi.



Monsieur Hugh

Le troisième fils de Monsieur Jeremy. C'est le jumeau d'Édith. Il doit avoir aujourd'hui trente ans. De tous les enfants Morton, c'était sans doute le plus particulier. Monsieur Hugh était un enfant fragile et chétif. Je ne pourrais pas compter le nombre de fois où je le vis s'effondrer en larmes pour des broutilles insignifiantes. Ses nerfs furent toujours ses ennemis et ses crises de pleurs étaient parfois complètement déroutantes. Devant un tel constat, son père chercha à l'endurcir et les jérémiades de son fils n'eurent jamais aucune prise sur lui. Mais rapidement, je pus constater que cela était peine perdue. Monsieur Hugh était différent et dès le plus jeune âge, je sentis qu'il lui serait difficile de se faire une place dans ce monde. Il n'aimait pas l'effort physique ni les jeux des enfants de son âge et préférait la compagnie de sa mère et ses sœurs plutôt que celle de ses frères aînés. Il subissait régulièrement les moqueries et les sarcasmes de Monsieur Bruce et de Monsieur William. Mais ce qu'il préférait par dessus tout, c'était de passer son temps libre avec sa sœur jumelle Édith. Il n'était pas dur de constater que ces deux enfants avaient une relation à part et bien à eux que personne ne comprenait vraiment. Monsieur Jeremy et Madame Élisabeth eurent l'intelligence de ne pas s'y opposer. Édith semblait être le centre de son univers. Et il n'avait d'yeux que pour sa sœur.

Longtemps je n'inspirai à Monsieur Hugh que de la peur ou de la crainte. Il n'osait jamais s'approcher de moi et dès que j'apparaissais près de lui, il changeait littéralement d'attitude. Je le voyais bégayant ou tremblant de peur. Généralement, j'essayais de ne pas être trop sévère avec cet enfant que je n'arrivais pas vraiment à comprendre. Et pour être tout à fait honnête je préférais l'éviter.

Nos relations changèrent peu de temps après l'installation des Morton à Shadow Island. Une anecdote un peu insignifiante mais qui prit beaucoup d'importance pour lui. Il devait avoir onze ou douze ans. Ce jour là, Monsieur Hugh et Mademoiselle Édith se promenaient sur le chemin le long des falaises. Je n'aimais pas trop cela mais je les savais pas trop espiègles. J'avais décidé de les suivre à distance, histoire de garder un œil sur eux. Mademoiselle Édith par maladresse fit une chute sur le chemin. Elle n'arriva pas à se relever. Monsieur Hugh essaya de l'aider mais sa frêle constitution l'empêchait de la porter. Il n'avait pas assez de force. Elle s'était blessée à la cheville. Monsieur Hugh se mit à courir le plus vite qu'il put. Il devait penser que sa sœur était en grand danger. Il m'aperçut quelques dizaines de mètres plus loin. Il était bouleversé. Il m'expliqua l'accident de Mademoiselle Édith. Je le suivis et portai secours à sa sœur en la prenant dans mes bras pour la ramener au manoir. Depuis ce jour où je ne fis que mon devoir, je devins un peu le héros de ces deux enfants. Je

crois que Monsieur Hugh pensait que j'avais sauvé la vie de Mademoiselle Édith. Ce qui était pour le moins exagéré pour une petite blessure à la cheville. Pendant toute une période, les deux jumeaux cherchèrent ma présence. Ils venaient me voir lorsque j'effectuais une réparation dans le manoir ou que j'entretenais le bateau ou le ponton. Ils venaient à ma rencontre lorsque j'arrivais d'Innsmouth. Ils me posaient mille questions. Sur ma vie. Mon passé. Je dus leur expliquer que j'avais été très attaché à leur grand-père Obed. C'étaient des enfants très doux et très respectueux. Ils étaient attachants et je les aimais bien.

Monsieur Hugh pleura beaucoup la mort de son père. Ce qui était surprenant vu le peu de tendresse qu'il avait pu recevoir de Monsieur Jeremy. Mais son vrai drame fut lorsque sa sœur se maria et quitta Shadow Island. Monsieur Hugh eut beaucoup de mal à accepter cette rupture. Il devint mélancolique. Heureusement Monsieur Bruce trouva un parti pour Monsieur Hugh et peu de temps après le départ de sa jumelle, il se maria et partit vivre à Boston.

Je ne le vis plus qu'aux commémorations. Le premier mars de chaque année. Il arrivait toujours à Innsmouth avec sa sœur jumelle, le jour même. Je pense qu'ils devaient se retrouver quelques jours auparavant afin de passer un peu de temps entre eux. Mais cela ne me regardait pas. C'était toujours un plaisir de les revoir.

Madame Édith

La deuxième fille de Monsieur Jeremy. C'est la jumelle de Monsieur Hugh. Elle doit avoir aujourd'hui trente ans. Enfant, Mademoiselle Édith était dotée d'un caractère diamétralement opposé à celui de son frère. Là où ce dernier était faible et indécis, elle était forte et déterminée. Dès son plus jeune âge, elle prit son jumeau sous son aile et lui offrit son aide et son affection en toute circonstance. Elle prenait sa défense dès qu'elle pensait que quelqu'un lui manquait de délicatesse. Elle se dressait face aux railleries de Monsieur Bruce ou de Monsieur William. Et surtout elle tenait tête à son père et souvent partageait les punitions de Monsieur Hugh, Monsieur Jeremy ne supportant pas son insolence. Ce fut le seul enfant Morton que je vis avoir un tel comportement avec Monsieur Jeremy. Aucun autre n'osa se dresser contre lui. Et c'était une fille ! Cela donnait un éclairage bien précis sur son caractère affirmé. Devant une telle remise en cause de son autorité, on pouvait croire que Monsieur Jeremy fût très remonté contre sa fille. Mais il n'en était rien. Je ne l'entendis jamais pester contre Mademoiselle Édith comme il put pester contre ses fils. Sans doute n'avait-il pas d'espoirs particuliers envers sa fille et qu'il la situait à un niveau bas de ses préoccupations. Mais je n'en étais pas si sûr. J'avais pu déceler plusieurs fois une forme d'admiration pour sa force de caractère et ses réparties. Et une forme de regret chez Monsieur Jeremy qu'elle ne les transmet pas à son frère jumeau. Cela ne l'empêchait pas d'être sévère avec Mademoiselle Édith. Mais en général, il n'ajoutait à ses punitions aucun reproche moral. Elle transgressait et il punissait. Comme s'ils jouaient à un jeu aux règles bien définies. Et c'était tout.

Je crois n'avoir guère inspiré de craintes d'aucune sorte à Mademoiselle Édith. Dès l'enfance, elle ne fut pas impressionnée comme pouvait l'être les autres enfants Morton. Mais elle restait à distance. Je trouvais qu'en cela elle ressemblait à Monsieur Bruce. Elle considérait qu'elle n'avait pas à avoir de relations proches avec un employé de son père. Et maintenant en tout temps, une forme de froideur entre nous. Cela changea avec son petit accident vers l'âge de douze ans. Peut-être s'était-elle sentie redevable envers ma personne ? Mais je crois plutôt que Monsieur Hugh l'avait convaincue que je m'étais conduit comme un héros. Et comme il lui était difficile de refuser des faveurs à son frère, elle le suivait toujours lorsqu'il voulait me voir travailler ou m'interroger sur mon quotidien. Au début, elle garda une certaine méfiance mais elle réussit au fil du temps à l'oublier et peut-être m'apprécier. Du moins, je le pense.

Je ne crois pas l'avoir vu verser une larme à la mort de Monsieur Jeremy. En avait-elle été très touchée ? Difficile à dire, tellement Mademoiselle Édith n'était pas femme à montrer ses sentiments. Elle passait son temps à

consoler Monsieur Hugh et j'imagine qu'elle pensait que son devoir était d'être forte afin de pouvoir le soutenir.

Mais la carapace qu'elle avait érigée se fissura le jour où Mademoiselle Édith tomba amoureuse et prit le chemin pour devenir Madame Édith. Lors d'un dîner à Boston, chez Monsieur Bruce ou Madame Ellen, je ne me souviens plus, elle rencontra Monsieur Mark Perterson, un jeune avocat new-yorkais. Cela devait être en 1916 ou 1917. Ce fut un véritable coup de foudre. Elle revint à Shadow Island transfigurée. Souriante et avenante. Elle paraissait vivre un grand bonheur qu'elle souhaitait partager et qui contrastait avec la détresse de Monsieur Hugh qui souffrait de voir sa sœur s'éloigner de lui. Jamais je ne vis la fille de Monsieur Jeremy aussi radieuse et aussi lumineuse. Durant cette période, je trouvais qu'elle était le portrait craché de sa sœur Ellen. Elle quitta Shadow Island et partit vivre pour la grande ville à New-York endroit où je n'étais jamais allé. Elle se maria et eut quelques enfants. Chaque année, elle revint pour la commémoration annuelle. Malgré le temps qui passait, elle semblait toujours heureuse de sa vie de famille. Et il nous arrive d'en parler ensemble lors de sa venue.



Mademoiselle Pearl

La troisième fille de Monsieur Jeremy. Elle doit avoir aujourd'hui vingt six ans. Mademoiselle Pearl enfant ne ressemblait pas à ses deux sœurs aînées. Elle n'avait pas l'éclat de Mademoiselle Ellen, ni la force de caractère de Mademoiselle Édith. Entre les deux, il lui fut difficile de trouver sa place. Elle était une jeune fille très timide et il était rare d'entendre le moindre son sortir de sa bouche. Un regard, une réflexion et elle pouvait devenir rouge comme une tomate et s'enfuir loin de vous. Elle était simplement une enfant délicate et je faisais très attention à ne pas la froisser ou la blesser. Mademoiselle Ellen la prit sous son aile et les deux sœurs malgré un écart d'âge conséquent devinrent très complices. Et gare à celui des frères qui l'embêtait, il avait affaire à l'aînée ! Pourtant malgré sa timidité, il m'arriva souvent d'avoir l'impression que Mademoiselle Pearl aimait m'observer du coin de l'œil et que ma stature ne lui faisait pas aussi peur qu'il pouvait y paraître.

Derrière l'enfant émotive se cachait une curiosité ou peut-être même une affection pour ma personne. Mais elle ne semblait pas vraiment réussir à l'exprimer d'une façon ou d'une autre et elle gardait toujours une distance qu'elle n'arrivait sans doute pas à combler.

Pour autant cet enfant était fragile. Elle eut beaucoup de mal à s'adapter à Shadow Island. Je me souviens que durant les premiers mois de l'installation des Morton, elle fit de nombreux cauchemars qui finirent par s'apaiser avec le temps. J'avoue avoir été intrigué par ses rêves. Grand-père m'avait jadis raconté que le monde des Ombres se manifestait parfois dans d'étranges rêves. Et qu'il lui était arrivé de voir dans son sommeil à quoi il ressemblait sans pouvoir vraiment le décrire. Il parlait de cela comme d'un territoire où toutes les formes étaient extrêmement confuses et impossibles à distinguer clairement. Comme lorsqu'on regarde sous l'eau.

J'aurais aimé en savoir plus mais je n'osai jamais demander à Mademoiselle Pearl la teneur de ceux-ci. Cela aurait paru sans doute étrange qu'un intendant interroge une fillette sur un tel sujet. Et puis je ne voulais pas perturber plus Mademoiselle Pearl qui souffrait quotidiennement de ses nuits difficiles pour quelque chose qui n'avait peut-être aucun rapport. Mais quelque chose comme un drôle d'éclat dans le regard de cette enfant à l'époque me faisait en douter.

Elle devait avoir à peine onze ans au moment du décès de Monsieur Jeremy. Je crois que pendant un temps, sa famille chercha à lui cacher la vérité sur le déroulement du drame. Mais rapidement Mademoiselle Pearl comprit qu'on lui mentait ou tout du moins qu'on lui omettait certains détails. Je crois sans en être sûr que ce fut Mademoiselle Ellen qui à l'époque lui raconta toute l'histoire. Mademoiselle Pearl en fut très

perturbée et pleura beaucoup.

Au fil des années, le caractère de Mademoiselle Pearl s'affirma quelque peu. Elle ne devint pas extravagante mais elle n'était plus non plus la fillette timide et silencieuse. Elle assista aux départs successifs des enfants Morton de Shadow Island. Et après l'installation de Monsieur Tyrone chez Monsieur Bruce en 1919, elle se retrouva seule avec sa mère, Monsieur Franklin et sa jeune sœur Mademoiselle Alicia. Elle avait dix huit ans. Elle se fit un devoir de soulager Madame Élisabeth en s'occupant de Mademoiselle Alicia et de sa maladie. Elle excella dans ce rôle. Elle se dévoua littéralement à cette pénible tâche. Elle aida aussi du mieux qu'elle put sa mère et essaya en se montrant une fille irréprochable et aimante, à apaiser sa tristesse. Monsieur Franklin ne cessa jamais d'être élogieux lorsqu'il parlait de sa nièce et estimait que cet enfant avait un grand cœur. Je crus longtemps qu'elle resterait au côté de sa mère à Shadow Island. Les grandes familles possédaient toute leur vieille fille. Mais je me trompais. Monsieur Bruce trouva un parti à sa sœur et l'an passé, elle quitta le manoir pour s'en aller épouser un juge de Boston de plus de vingt cinq ans son aîné. Elle devint Madame Pearl même si j'ai encore du mal à l'appeler ainsi. Madame Élisabeth souffrit de ce départ. Mais Mademoiselle Pearl eut l'air ravie de pouvoir fonder une famille et les dernières nouvelles annoncèrent qu'elle avait eu une fille baptisée du prénom de sa mère : Élisabeth. Touchante attention.

Monsieur Tyrone

Le dernier fils de Monsieur Jeremy. Il doit avoir aujourd'hui vingt deux ans. Il naquit en 1905, trois années avant l'installation des Morton à Shadow Island. Le moins que l'on puisse dire c'est que dès son plus jeune âge cet enfant fut au centre de toutes les attentions. Madame Élisabeth et ses trois filles étaient aux petits soins pour Monsieur Tyrone. Elles aimaient lui raconter des histoires. Lui chanter des berceuses et répondre à toutes ses questions et au moindre des ses désirs. Même ses frères semblaient être sous le charme de Monsieur Tyrone. Surtout Monsieur William qui aimait jouer avec lui. Seul son père garda ses distances considérant sans doute qu'il faudrait attendre l'adolescence pour s'occuper vraiment de son éducation. Monsieur Tyrone avait des arguments pour se faire aimer : il était rieur, espiègle et charmeur à la fois. Ses réparties faisaient mouche et soit attendrissaient son auditoire, soit le faisaient rire aux éclats. Monsieur Franklin me dit souvent que cet enfant était un vrai bonheur pour un précepteur car il avait en lui une intense soif d'apprendre et une réelle joie de vivre. Pour ma part, je faisais très attention à Monsieur Tyrone. Ce n'était pas que j'étais insensible à son charme mais je m'en méfiais car je sentais que les années passant, il savait en jouer pour obtenir ce qu'il souhaitait. Je gardais donc toujours un œil sur lui car je ne voulais pas qu'il lui arrivât un accident. Car si Monsieur Tyrone avait beaucoup de qualités, il avait un principal défaut : la curiosité. Je me souviens qu'il aimait toujours tout voir, tout toucher et essayer toutes les possibilités qui s'offraient à lui. Il n'avait pas froid aux yeux. Et je craignais sans cesse qu'il ne tombât du bateau ou qu'il ne se rompît le cou en s'approchant trop près des falaises. Il fallait le surveiller comme le lait sur le feu. À une époque de son enfance, Monsieur Tyrone aimait à me suivre en cachette durant mes promenades en solitaire sur les sentiers de l'île. Il pensait que je ne le voyais pas et comme cela l'amusait, je lui laissais croire. Je ne savais pas bien pourquoi il voulait savoir où je me rendais mais il ne faisait rien de mal alors je gardais l'illusion de ne l'avoir remarqué. Mais au fil des promenades, je me rendis compte que Monsieur Tyrone prenait de plus en plus de risques pour pouvoir me suivre sans être vu. Il coupait à travers des endroits sans chemin, montait à des arbres, s'approchait des falaises. Je décidai d'intervenir afin qu'il cessât ce jeu. Un matin, l'ayant repéré à mes trousses, je me glissai derrière un arbre et attendit son passage. Je le surpris complètement et lui saisis le poignet. Il ne résista pas un seul instant et me regarda les yeux apeurés. Je lui dis une phrase que j'avais entendu dans de nombreuses fois dans la bouche de Grand-père :

« Monsieur Tyrone, une fois l'abîme découverte, on regrette bien souvent sa curiosité ».

Je le lâchai. Il ne pipa mot et partit en courant vers le manoir. Jamais plus il ne chercha à me suivre durant mes promenades.

De part le peu d'écart d'âge, Monsieur Tyrone était proche de sa sœur Mademoiselle Pearl et une vraie complicité les unissait. Ils passaient beaucoup de temps ensemble. Il aimait à lui jouer quelques tours sans méchanceté et elle s'y prêtait de bonnes grâces.

La mort de Monsieur Jeremy ne sembla pas perturber Monsieur Tyrone. Il était jeune et son père ne s'était jamais vraiment occupé de lui. Je crois que sa famille lui cacha les vraies circonstances du drame. Mais je ne l'entendis jamais poser une question. Il fut en revanche blessé par la tristesse de sa mère qui, perdue dans sa douleur, ne lui prêtait plus attention et dont les accès de tendresse vers celui qu'elle appelait par le passé « son joli cœur » disparurent. Mais l'avantage de la jeunesse est qu'on accepte plus facilement les changements. Monsieur Tyrone grandit et donna entièrement satisfaction à Monsieur Franklin qui ne cessait de louer sa grande intelligence. Monsieur Bruce eut de grandes ambitions pour son jeune frère et il le fit venir à quatorze ans à Boston pour qu'il intègre un prestigieux collège pour ensuite aller à l'université. Et je ne le vis plus qu'aux commémorations annuelles comme ses autres frères et sœurs. Il prenait au fil du temps de l'assurance et laissait apparaître un caractère fort sans pour autant que disparût chez lui sa joie de vivre. Il était toujours aussi bavard et nous avions quelques conversations sympathiques. Jusqu'à l'an passé ses résultats furent brillants. Jusqu'à ce que l'on apprit que Monsieur Tyrone avait abandonné ses études sans raison apparente. Monsieur Bruce était furieux après son jeune frère. Selon Monsieur Franklin, c'était un véritable gâchis mais il ne blâmait pas son neveu. Pour lui, il était suffisamment intelligent pour réussir dans la vie sans se perdre dans des études ennuyeuses.

Mademoiselle Alicia

La dernière fille de Monsieur Jeremy. Elle doit avoir aujourd'hui seize ans. Elle naquit en 1911, peu de temps avant le drame et ne connut pas son père. Mais comment aurait réagi Monsieur Jeremy à la découverte que sa dernière fille était folle à lier ? Peut-être est-il préférable qu'il ne le sut jamais. En effet, Mademoiselle Alicia était folle. Nous nous en rendîmes compte dès son plus jeune âge. À trois ans, elle n'avait pas prononcé une parole et semblait enfermée dans son univers. Elle était amorphe et avait le teint effroyablement pâle. Alors que les enfants de son âge ont plein d'énergie et ont tendance à courir aux quatre coins des pièces où ils se trouvent. Mais ce fut à quatre ans qu'elle révéla sa démence. Cela devait être en 1914 ou en 1915. Mademoiselle Alicia fit sa première véritable crise. De nombreuses suivront. La famille Morton était en train de dîner. Il y avait Madame Élisabeth, Monsieur Hugh, Mademoiselle Édith, Mademoiselle Pearl, Monsieur Tyrone et Monsieur Franklin. Les autres enfants vivaient déjà à Boston. Mademoiselle Alicia encore trop jeune était sensée être en train de dormir dans sa chambre. Pour ma part, j'étais dans la cuisine en train de discuter avec les domestiques lorsque nous entendîmes des cris et des bruits de bris de vaisselle dans la salle à manger. Je me précipitai et je découvris une scène incroyable. De la vaisselle renversée et Mademoiselle Alicia se roulant au sol dans une terrible crise d'hystérie silencieuse mais d'une rare violence. Avec l'aide de Monsieur Franklin nous la maîtrisâmes, non sans mal, car elle résistait de toutes ses forces et se tortillait dans tous les sens. Dans ses yeux, il n'y avait rien d'humain juste de la folie. Nous nous rendîmes dans sa chambre et nous fûmes obligés de l'attacher. Monsieur Franklin était catastrophé. Je dus prendre la mer de nuit afin de trouver un médecin à Innsmouth capable de soulager la fille de mes maîtres. Il faisait un temps exécrable et, pour tout dire, je risquais ma vie dans cette affaire. Mais je ne le réalisai qu'à mon retour sur Shadow Island. Sur le moment, je n'avais qu'un souhait, c'était sauver la vie de Mademoiselle Alicia. Je réussis ma mission. Le jeune médecin qui accepta de venir lui administra des drogues. Et elle finit par se calmer. Il ne donna aucune explication à cette crise. Et il repartit le lendemain lorsque Mademoiselle Alicia retrouva son calme et son attitude mélancolique. Tout le manoir fut sous le choc. Mais il était loin de s'imaginer que de nombreuses autres crises suivraient et qu'il vivrait au rythme de celles-ci. Car il fut rapidement évident que Mademoiselle Alicia n'avait pas toute sa raison et elle multiplia les crises qui donnèrent du souci à la famille Morton. Monsieur Bruce lui fit consulter des spécialistes qui ne trouvèrent pas le moyen de la guérir. Il la fit venir à Boston et elle vécut quelques temps chez lui et chez Madame Ellen. Mais il sembla que

son comportement empira et qu'il était préférable de la laisser à Shadow Island. Monsieur Bruce évoqua la possibilité de placer sa sœur dans un institut mais Madame Élisabeth refusa catégoriquement. Cela surprit tout le monde, elle qui ne s'occupait jamais de sa fille. Mais elle voulait la garder auprès d'elle. Sans doute parce qu'elle ne voulait pas que la folie de sa dernière fille s'ébruitât et fit du tort à la famille Morton. Je pouvais la comprendre.

Je dus souvent aider à maîtriser Mademoiselle Alicia ou partir sur le continent trouver un médecin pour soulager cette enfant. Je savais qu'il fallait constamment avoir un œil sur elle car elle cherchait à se mutiler et se blesser en utilisant par exemple des couteaux. Elle se mettait souvent en danger. J'essayai du mieux que je pouvais de soulager de ce fardeau la famille Morton. Au fil des ans, son comportement n'évolua pas. Malgré l'affection de Monsieur Franklin et de Mademoiselle Pearl qui se dévouèrent auprès de cette malheureuse enfant. Mais Mademoiselle Alicia restait la même, alternant de longues phases de mélancolie et d'inertie, et des crises d'une violence extrême. La dernière en date, l'an dernier nous fit croire qu'elle n'y survivrait pas. Pendant plus d'une semaine, Mademoiselle Alicia fut fiévreuse et eut des spasmes dont elle était coutumière. Monsieur Bruce vint de Boston. Madame Élisabeth n'avait plus confiance dans les médecins. Il veilla sa sœur pendant des nuits se relayant avec Monsieur Franklin. On la crut perdue mais un matin sa fièvre tomba et elle redevint la fille amorphe qu'elle était la plupart du temps.

Je me demandai s'il n'aurait pas été souhaitable qu'elle nous quittât. Mademoiselle Alicia lors de ses crises semblait exprimer la pire souffrance sur cette Terre. Peut-être que la mort lui aurait permis d'abréger son chemin de croix. Mais peut-être était-elle condamnée à vivre cette vie là durant des décennies. Nul ne le savait.